séparation pleinement assumée

Quel que soit l'exercice d'exégèse et d'herméneutique que l'on fera pour satisfaire à cette exigence d'égalité homme-femme par exemple ou de tolérance vis-à-vis des autres religions, on ne pourra y arriver sans contredire le texte ou le réécrire.

Ce qui, pour la majorité des croyants, serait un sacrilège et sincèrement ils seraient tout à fait dans leur logique. Nous l'avons vu et au risque de nous répéter, c'est vrai qu'il y a des sourates datant de la période mecquoise qui prônent la paix, la tolérance et la modération. Mais il y a aussi, et c'est là tout le problème, d'autres datant de l'époque médinoise, qui appellent à la guerre, la violence et des attitudes qui, de nos jours, paraissent indiscutablement inacceptables. Si on part de ce principe de contextualisation, doit-on mettre au rebut toutes les sourates médinoises ? On peut trouver dans le Coran un verset et son contraire et souvent une imprécision et un flou ou chacun peut y puiser, selon ses penchants, ou la paix, l'entente et la tolérance ou la guerre, le terrorisme, et l'intolérance. Il ne faut pas se voiler la face, le Coran contient des sourates où alterne l'explicite et l'ambigu, des versets clairs et d'autres qui le sont beaucoup moins. Le Coran lui-même confirme qu'il contient des «versets clairs» et d'autres «équivoques» comme le stipule la sourate III, verset 7 : «C'est Lui qui a fait descendre sur toi le livre. On y trouve des versets clairs la mère du livre et d'autres figuratifs.» Nier cette difficulté que le livre sacré lui-même annonce serait nier la réalité.

Peut-on imposer à un musulman pour qui le Coran est parole de Dieu, intemporel et universel, de suivre telle sourate plutôt qu'une autre ? Assurément non, à mon avis. La tradition sunnite majoritaire voudrait que le Coran soit un texte incréé, universel et intemporel donc intouchable et tout croyant voudrait s'en tenir à l'esprit et à la lettre des sourates. On ne peut reprocher aux croyants de suivre ce qui est écrit. Ce problème n'est d'ailleurs pas propre à l'islam. Que ce soit l'Ancien ou le Nouveau Testament, ils contiennent eux aussi des chapitres violents ou discriminants que certains fondamentalistes chrétiens ou juifs n'hésitent pas à citer pour justifier leurs excès et leurs méfaits. Au fait, que veut dire réformer l'islam ? De tout temps un véritable duel a existé entre les doctes tenants de l'orthodoxie, et les modernistes, herméneutes réformateurs. Et dès le VIIIe siècle, une approche rationaliste du Coran a eu tendance à se mettre en place avec les Moutazilites qui, à l'inverse d'une approche littéraliste du texte prônée par les conservateurs, insistaient sur le sens caché de celui-ci et le libre arbitre du musulman. On peut citer à travers les siècles une multitude de penseurs et savants musulmans réformateurs qui ont, en toute bonne foi, fait de cette tâche leur credo. Pourquoi au fil des siècles toutes leurs tentatives ont échoué ? Comme M. Boukrouh aime bien citer A. Einstein, je ne peux m'empêcher de rappeler cette phrase où il disait que si un problème ne se résoud pas, c'est que la solution proposée est mauvaise. Pluralité des peuples et des langues de l'islam, moins d'un musulman sur cinq est aujourd'hui arabe. Complexité et multiplicité des familles dogmatiques et des confessions : sunnites chiites, musulmans ismaéliens, alaouites, druzes, ibadites pour ne citer que ceux-là. Le sunnisme lui-même est divisé en plusieurs courants souvent opposés. Les musulmans n'ayant pas d'identité homogène, il n'y a pas d'islam unique. Les schismes et les conflits politico-théologiques comme celui chiite et sunnite parfois terribles et sanglants y attenants n'ont pas pu être règlés depuis des siècles et persistent à ce jour. Et si preuve il fallait nous n'avons qu'à voir la guerre que se livrent sunnites et chiites par houtis interposés actuellement au Moyen-Orient. L'islam et par essence pluriel, car répétons-le, le Prophète (QSSSL) n'a laissé à sa mort aucun testament politique.Tout ceci explique la complexité et surtout la difficulté de trouver une réforme consensuelle qui viendrait de l'intérieur de l'islam.

Même si comparaison n'est pas raison, le christianisme, pour ne citer que cette religion, a connu des siècles d'obscurantisme, de violence et d'inquisition, mais il est arrivé à admettre qu'il devait impérativement se poser les vraies questions pour se mettre au diapason des exigences de la société moderne. Difficilement et tardivement certes, mais, l'Eglise catholique, infaillible et intransigeante d'alors, accepte, après le concile Vatican II, de se rallier aux droits de l'homme et à la démocratie.

Même si comparaison n'est pas raison, le christianisme, pour ne citer que cette religion, a connu des siècles d'obscurantisme, de violence et d'inquisition, mais il est arrivé à admettre qu'il devait impérativement se poser les vraies questions pour se mettre au diapason des exigences de la société moderne. Difficilement et tardivement certes, mais l'Eglise catholique, infaillible et intransigeante d'alors, accepte, après le concile Vatican II, de se rallier aux droits de l'homme et à la démocratie. Mais malgré cela et sur beaucoup de questions d'actualité, l'Eglise, dont le poids du magister reste très lourd, continue à adopter des attitudes rétrogrades en décalage avec la société. Ce qui a permis d'apaiser les sociétés occidentales, c'est la séparation du religieux de la politique. Qu'on l'appelle laïcité ou autre, cela importe peu.

Cette séparation du temporel et de l'intemporel a permis à tout un chacun dans ces sociétés occidentales de vivre sa religion et sa foi en toute quiétude et sérénité. L'islam pourra-t-il le faire ? Non si on continue à nous proposer de mauvais remèdes et de fausses pistes, comme le fait, avec tout le respect que je lui dois, M. Boukrouh.

Un bel exemple d'une mutation salvatrice qu'il faudra méditer, c'est la naissance de partis politiques démocrates chrétiens. Cette transformation s'est passée en Europe au début de XXe siècle et a permis de passer d'un christianisme politique à une démocratie chrétienne. Cette idée cherchait, devant l'exigence moderniste de la société, à concilier dans un courant politique les principes démocratiques devenus indiscutables et le christianisme. Au début, l'Eglise était attachée à une vision d'un pouvoir politique à essence divine, puis petit à petit et devant la réalité du terrain, elle a fini par faire des compromis, en admettant l'idée même de démocratie, ce qui n'était pas du tout évident au début. De ce compromis sont nés les partis chrétiens démocrates d'Europe. Leurs programmes sont fondés sur les principes fondamentaux de la démocratie et des droits universels de l'homme en y rajoutant l'apport culturel du christianisme, ce qui a valu même à ces partis de recevoir le soutien d'agnostiques et même d'athées. En plus des notions d'alternance du pouvoir, de droit positif, d'égalité des droits quel que soit la religion ou le sexe, de la liberté de conscience, il a été rajouté la primauté de la famille comme cellule de base de la société, la liberté de l'enseignement confessionnel, la préoccupation de la dimension spirituelle des individus entre autres pour ne citer que ceux-là. Et là aussi nous le voyons, pour qu'une tentative de réforme ait une chance de réussir, elle doit impérativement reposer sur le principe de citoyenneté et non sur une interprétation ou une compréhension différente du texte sacré vouée à l'échec comme par le passé. Des dizaines, pour ne pas dire des centaines de noms illustres, ont essayé par le passé de réformer l'islam mais ils ont tous échoué. Cet échec est dû essentiellement, nous le pensons, au fait que toutes ces tentatives de réforme étaient faites tout en acceptant l'arrière-pensée que la religion devait régir la société et qu'il suffisait uniquement de faire une relecture du texte sacré ou de le réagencer pour que cette réforme ait lieu. Décidé à continuer à faire plaisir à M. Boukrouh, je ne peux m'empêcher de citer encore une phrase de cet illustre savant qu'est A. Einstein : «La bêtise c'est de faire toujours la même chose et de s'attendre à un résultat diffèrent.»

D'aucuns nous rétorqueraient : mais l'islam est *dine wa dawla* !!!

Oui, mais cette notion de *dine wa dawla* ne semble avoir aucune base historique solide. Déjà, dès le règne des Omeyyades avec Muawiya, c'est-à-dire à peine trente ans après la mort du Prophète (QSSSL), la séparation entre dine et dawla aurait débuté (Al Jabiri). En effet le très controversé Muawiya décide d'une rupture avec ses prédécesseurs, les quatre «califes bien guidés» (errachidines), en privilégiant une voie fondée sur l'intérêt réciproque des uns et des autres et une différenciation entre politique et société civile. Cette lecture est celle aussi de penseurs comme Ibn Khaldoun et Abou bakr ibn el Arabi pour ne citer que ceux-là. Ces auteurs pensent que l'islam dine wa dawla n'a existé que pendant le règne du Prophète (QSSSL) et des quatre califes bien guidés qui l'ont suivi. Ceci s'expliquerait par le contexte très particulier des foutouhates (les conquêtes) où les califes étaient obligés d'être à la fois chefs militaires et chefs religieux. D'ailleurs il n'y a aucun texte coranique ou hadith du Prophète(QSSSL) qui codifie la forme de l'Etat en islam. Je n'oublierais pas de faire remarquer aussi, que sur les quatre califes bien guidés, trois ont été assassinés et n'ont pas terminé leur règne. Ceci témoigne, si besoin est, de la difficulté de concilier politique et religion et cela même pour des compagnons du Prophète (QSSSL) comme Omar, Uthman ou Ali dont la légitimité et l'aura ne sauraient être mises en doute. Que dire alors de certains de nos contemporains qui faisant fi de l'histoire, pensent qu'il suffit de le clamer pour que la dawla islamya s'installe et règle tous nos problèmes ?

Evidemment qu'on nous opposera aussi l'éternel argument schizophrénique que cette séparation du politique et de la religion est un produit occidental. Je dirais, et après ? Le monde musulman devrait-il refuser la séparation du politique et de la religion parce que l'idée viendrait de l'Occident alors que tout ce qu'il consomme vient de cet Occident ? Entre-temps et depuis des siècles, personne, aucun musulman, n'a pu proposer un autre modèle qui puisse convenir à nos contrées et qui a marché, et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Devrions-nous rejeter cette séparation sous l'unique prétexte schizophrène que c'est une idée qui vient de l'Occident ? Si oui, rejetons tout ce qui vient de cet Occident. L'origine de celle-ci importe peu et c'est plutôt son contenu, sa substance qui devrait nous interpeller et nous faire réfléchir. Importe peu comment l'appeler ou d'où elle vient, l'important c'est ce qu'elle nous ramène. Beaucoup de penseurs musulmans ont déjà suggéré que cette séparation du politique et du religieux pouvait être une idée salvatrice. A l'exemple d'Averroès ou Ibn Rochd qui a été un précurseur de cette pensée laïque. Né à Cordoue en 1126, il est reconnu comme étant le fondateur de ce principe de séparation entre politique et religion. Grand commentateur de l'œuvre d'Aristote, il cherche à séparer la foi, la science et la politique. Sa pensée inquiète les musulmans ce qui lui vaut d'être exilé et ses livres brûlés par les autorités musulmanes de l'époque. Sa pensée novatrice lui attira aussi l'ire des Occidentaux en proie alors à de graves conflits de religion, d'inquisition et qui le traiteront d'hérétique, d'athée et de libertin à l'époque. Triste retournement de l'histoire et preuve de la régression du monde arabo-musulman : l'Occident chrétien a adopté et appliqué par la suite cette pensée qui venait d'un musulman, alors que nous, nous continuons notre déni et notre fuite en avant.

Penser que faire une lecture contextualisée et non littéraliste des sourates ou remettre le texte sacré dans l'ordre chronologique serait une solution à nos problèmes est illusoire, irréaliste et comme c'est le cas depuis des siècles, voué à l'échec. Ce serait comme si on disait à quelqu'un dont la maison brûle et va s'écrouler, rassure-toi on va te refaire la peinture (Hamed Abdel-Samad).

Nulle issue à mon sens à nos problèmes que cette séparation entre politique et religion. Elle permettra, à ne pas en douter, aux croyants, quel que soit leur courant, de vivre leur foi en toute sérénité car ils ne lutteront plus pour le pouvoir. Nos coreligionnaires se doivent de reconnaître, que le lieu où cohabitent le plus en paix les religions reste l'Occident, c'est-à-dire là où cette séparation entre religion et politique a eu lieu.

Le but recherché ne doit en aucun cas être celui d'une sécularisation de la société ou un rejet de la religion mais justement la préservation de cette dernière en empêchant qu'on l'utilise à des fins politiques.

Le principe de moralisation par le haut et l'imposition de règles d'origine transcendante à caractère de vérité absolue, totale et indiscutable ne peut s'accorder avec les aspirations d'une société démocratique, ouverte aux autres et tolérante. Le sacré doit rester une affaire personnelle, il ne peut en être autrement de nos temps. Et c'est là, et seulement là où le politique est libre envers la religion, là, et seulement là où la religion est libre envers le politique, que quelque chose comme la réalité rare des libertés peut fleurir, celle du citoyen et celle du croyant, disait Claude Lichtert.

Remettre le texte sacré à «l'endroit» serait, sur le plan pratique, impossible à faire, créerait d'autres problèmes consécutifs à cette notion de versets abrogès et abrogeants et surtout ne changerait rien au problème de fond qu'est le contenu lui-même de certaines sourates problématiques qui restera le même.

Au XXIe siècle, le monde étant devenu un petit village, l'inquisition, comme cela s'est passé pour Boudjedra, Kamel Daoud, ou plus loin de chez nous avec Omar Sharrif, pour ne citer que ces exemples-là, obligés de justifier s'ils sont croyants ou non, n'a plus droit de cité. Nous ne pouvons vivre en paix avec nous-mêmes et avec les autres, si nous continuons à croire que nous détenons la vérité universelle et que notre religion est celle qui doit supplanter toutes les autres. La citoyenneté doit primer sur la croyance.

Oui, l'islam est solidement ancré en nous culturellement, cultuellement, sentimentalement et ses racines sont profondes, mais c'est aussi pour cela qu'on doit le préserver

Suite en page 10